

Elèves ayant participé à cette commémoration :

**Alphonse Broudic
Ludovic Destrez
Mathilde Drapeau
Emma Fonteilles
Pierre Gaillard
Alexandre Génin
Fiona Gillard
Alexandre Goncalves
Judie Gony
Tifenn Jegouzo
Sophie Kempf
Matthieu Lagoffun
Thelma Meale
Mathis Rigaudie
Mathieu Romont
Simon Salomon
Fanny Savournin
Anouk Stintzy
Siam Vidhamali**

avec la contribution de :

**Jocelyne Grandiau, professeur de lettres classiques,
pour les élèves de 3^e, 1^{ère} et CPGE ;
Nicolas Terver, professeur d'histoire, pour les élèves de 6^e6.**

**Livret et organisation de la cérémonie : Jocelyne Grandiau
© Tous droits réservés à la cité scolaire Michelet.**

5 juin 2015

**Commémoration
devant la plaque 1939-1945
de la cité scolaire Michelet**

**présidée par :
Bernard Gary,
proviseur de la cité scolaire Michelet**

**en présence de :
Bernard Gauducheau, maire de Vanves
Gilles Clavel, adjoint au maire de Malakoff**

**Invitée d'honneur :
Isabelle Moity, fille de Raoul Legrand**

**Vestibule du pavillon Mansart
Cité scolaire Michelet
5 rue Jullien 92170 VANVES**

Le discours du proviseur

« L'histoire de notre lycée a toujours été étroitement liée à celle de notre pays, le bâtiment dans lequel nous sommes réunis aujourd'hui en est d'ailleurs la preuve.

Certains de ces bâtiments ont abrité des blessés pendant la Première Guerre mondiale. Plus près de nous, il y a 70 ans, le lycée a mis à la disposition du ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés de la fin de la guerre les salles du Grand Collège que vous connaissez bien, pour ceux qui sont ici au collège. Des documents officiels attestent que 53 000 personnes sont passés par le lycée, entre le mois de mai et le mois de septembre 1945. Une cinquantaine d'élèves, garçons et filles, ont prêté leur concours à ce centre de transit.

Dans le même temps, le lycée Michelet a cherché à honorer élèves et professeurs victimes de ce conflit. Certains fusillés pour faits de résistance, d'autres déportés ou morts au combat y ont été recensés et honorés le 10 novembre 1945, dans ce même vestibule où nous sommes aujourd'hui rassemblés. Les recherches se sont poursuivies dans les années qui ont suivi. Cinq noms seront ajoutés sur la plaque commémorative qui orne ce lieu de mémoire.

Aujourd'hui, deux nouveaux noms sont gravés dans le marbre: ceux de Raoul LEGRAND et d'Ernest WOHL. Les élèves du lycée et du collège, élèves de sixième, de troisième, de première et de classes préparatoires aux grandes écoles ont souhaité leur rendre hommage, c'est donc très légitimement à eux qu'appartient le dernier mot. Jeunes filles et jeunes gens, à vous la parole ! »



Hommage des élèves à Raoul Legrand



Raoul Legrand en 1931, classe de première © Lycée Michelet de Vanves.

« En 1942, Raoul Legrand, jeune résistant, vit dans la clandestinité depuis deux ans. Il va parfois à Malakoff, chez ses parents : sa mère, Colette, et son beau-père, Marcel Bégault.

C'est à Malakoff qu'il est né le 15 mai 1914 ; là où le ramena son père, ouvrier typographe à Noyon, avant de mourir en 1915, non loin de Verdun ; là où il débuta sa scolarité, à l'école Paul Bert, avant d'aller au lycée Michelet, de la classe de 6è en 1925 à la 1ère en 1931.

Pupille de la Nation et boursier national, il y fut un élève appliqué, rapportant *Billets d'honneur* et *Témoignages de satisfaction pour ses notes de classes*. Mais voici ce qu'il écrivait l'année de sa 3ème, à l'occasion d'un devoir de français, inachevé :

Tragédie scolaire
ou arrivée inopportune d'un bulletin trimestriel de fin d'année.

Quand l'élève, rentrant un soir à la maison dans les premiers jours de juillet voit la figure assombrie de sa mère : il pense, il a l'intuition... il frémit, un frisson court le long de son échine tremblante et le pauvre hère, triste mais résigné, la figure lugubre, écoute horrifié la lecture et les commentaires du bulletin, preuve de son infamie et de son indocilité...

“ Tiens, dit sa mère, je lis ici : pas de travail, paresse. ”

Un silence. La tête du malheureux se penche davantage, son menton touche sa poitrine, mais, stoïque comme un héros romain, il ne dira mot.

Parmi les innombrables chiffres, une observation qui fait se dresser sur leur tête les cheveux des assistants - quand ceux-ci ne sont pas chauves, bien entendu ! - On lit dans un silence hostile : paresse, travail insuffisant, caractère irascible, etc... etc..., et plus loin : place 1er; note 16...

Pilote militaire, mobilisé durant la “ drôle de guerre ”, Raoul a gardé des contacts dans l’aviation : c’est l’un de ses anciens compagnons de vol qui lui a proposé, dès l’hiver 1941, de mettre ses compétences au service de la France Libre.

Le jeune résistant est engagé dans un mouvement créé par le Parti communiste français : le *Front National de Lutte pour la Liberté et l’Indépendance de la France* : l’organisation met à sa disposition un studio à Paris.

Mais Raoul séjourne aussi à Moret-sur-Loing en Seine et Marne, à soixante-dix kilomètres de Paris et à dix de Fontainebleau, dans une maison villageoise dont a hérité son beau-père. Enfant, il y passait ses vacances d’été, chassant les papillons dans la forêt, passionné d’entomologie et de dessin. Dès 1941, c’est une retraite sûre pour les nouveaux arrivants qui l’accompagnent, chargés de mission par Londres.

Conscient des risques qu’il pourrait faire encourir à sa famille, il évite de venir à Bourg-la-Reine où habitent Colette, sa femme, et leur fille, Isabelle (née en septembre 1938). C’est aussi le domicile de ses beaux-parents et le lieu de leur entreprise en couverture-plomberie.

Son beau-père est un ancien poilu, qui considère le maréchal Pétain comme le “ Sauveur de la France ” il ne voit dans la Résistance que la gesticulation inefficace d’aventuriers «de gauche», même s’il ne dit rien des activités de son gendre : il voit dans l’engagement de Raoul le désir de vengeance d’un orphelin de la Première Guerre mondiale.

23 juin 1943, deux heures du matin : des agents de la Police de sûreté allemande viennent arrêter Colette et Raoul. Le lendemain matin, une voix anonyme téléphone au père de Colette pour l’informer qu’elle et son mari ont été arrêtés, sur dénonciation.

Ils sont soumis, séparément, à des interrogatoires brutaux qui ont lieu à Paris, et sont emprisonnés à Fresnes. Raoul est incarcéré dans la partie de la prison gérée par les Allemands. Les interrogatoires cessent très vite pour Colette qui est enceinte : ses syncopes répétées convainquent ses tortionnaires qu’elle va mourir sans avoir fourni le moindre indice. Elle est finalement libérée mais elle a perdu l’enfant qu’elle portait. Épuisée et traumatisée par ce qu’elle vient de vivre, elle s’éloigne de la région parisienne et prend ses distances avec la Résistance.

Raoul n’a le droit de recevoir ni courrier ni colis. Il réussit cependant à faire parvenir des billets à ses parents, avec l’aide de l’aumônier de la prison :

12 août 1943.

Ma chérie,

Je pense beaucoup à toi, en regardant ta petite photo et aussi la nuit. Je fais de la culture physique et suis en pleine forme.

Chers parents,

Je vous embrasse très très fort tous deux.

Merci pour le colis. Soyez sans inquiétude, j’ai la peau dure.

Il est vrai que Raoul est un sportif : étudiant, il a participé à des nombreuses rencontres internationales avant d’avoir sa carte fédérale d’« International », délivrée par la Fédération Française de l’Athlétisme. Il a même eu sa photo dans certains journaux.

Le plus dur est de tenir moralement : aucune plainte le concernant mais que d’inquiétude pour ses parents, sa fille Isabelle, sa femme ! Voici la lettre qu’il envoie à Malakoff :

14 septembre 1943.

Chers parents,

Je viens vous embrasser très fort tous les deux. Faites attention à vous.

La dernière fois que j 'ai été interrogé en revenant de Paris, j'ai vu Isabelle par un petit trou de la voiture cellulaire. J'ai pleuré tout mon saoul en rentrant : ce fut d'ailleurs mon seul jour de vrai cafard.

Colette chérie

Je viens t'embrasser aujourd'hui dimanche, il fait beau et la prison est mortelle : Ton sort en plus me préoccupe beaucoup. Que peux-tu bien faire toute seule ?

Dernière lettre envoyée de Fresnes, non datée :

J'ai passé la visite médicale peut être pour partir en Allemagne. Le moral est bon je vous embrasse tous très fort

Tous les événements qui suivent nous sont connus par des témoignages de déportés survivants qui ont connu Raoul Legrand.

Cinquante deux hommes, dont trente-sept venant de la prison de Fresnes, font partie d'un transport accroché au train de la ligne régulière vers l'Allemagne, vers la gare de Sarrebruck. Ils sont emmenés, le 19 octobre 1943, dans un camp disciplinaire à Neue Bremm car ce sont des déportés politiques, dits " NN " qui relèvent du décret de 1941 *Nacht und Nebel*.

Emanant du haut commandement de la Wehrmacht, ce décret établissait " une juridiction et une procédure spéciales comportant un jugement et l'exécution des peines, en Allemagne, dans le plus grand secret " instaurant ainsi un effet de terreur dissuasif sur le reste de la population. Ils sont destinés à disparaître sans donner de leurs nouvelles à leurs familles ni en recevoir.

Le 21 octobre 1943, un transfert est organisé à partir de Sarrebruck à destination du camp de Buchenwald.

Il s'agit d'un " petit convoi " ; Raoul en fait partie avec, entre autres, trente-cinq de ses co-détenus partis de Fresnes. Arrivés à Buchenwald le 23 octobre, ils sont immatriculés dans la série des 30 000, pour Raoul 30 169.

Parmi les déportés, Raoul reconnaît Dominique Gausson, frère d'un de ses amis pilotes, qui écrira en 1966 dans son livre *Le Kapo* :

Fin novembre ou début décembre, Raoul Legrand a souffert de névralgie faciale et otite, je crois. Après un séjour d'une semaine environ à l'infirmerie (le *revier*) il nous est revenu très amaigri et ayant perdu son dynamisme et la bonne humeur qu'il avait conservée jusque là.

Le règlement du camp impose aux détenus de rédiger leur correspondance en allemand. Raoul maîtrise parfaitement cette langue qu'il a apprise au lycée Michelet : il écrit à sa mère le 12 décembre 1943 de Buchenwald. Sur l'enveloppe destinée à " M et Mme Bégault (ses parents), 2 rue Galliéni à Malakoff ", le nom de l'expéditeur, un co-détenu qui sert de prête-nom : " Maurice Fouraux ".

Le 3 janvier 1944 Raoul, très affaibli, est transféré au camp de Dora, alors annexe de Buchenwald. De janvier à fin mars les déportés doivent terminer le percement, dans d'anciennes carrières, des deux tunnels parallèles et de galeries transversales pour l'aménagement d'une usine de missiles. Ils ne quittent jamais le tunnel, ils y travaillent et ils y dorment, dans des conditions épouvantables.

16 janvier 1944 : Raoul meurt. D'épuisement ? Sous les coups ? A-t-il été exécuté comme l'indique le certificat d'appartenance à la Résistance, établi en 1948 ? Dominique Gaussen témoigne encore :

C'était l'époque la plus sombre qu'aient connue les internés de Dora...J'avais souvent croisé... des détenus transportant des morts...Ayant reconnu un jour, dans l'amoncellement de corps, celui du pilote Legrand ... j'évitais de prêter de l'attention aux cadavres... .

La mère de Raoul poursuivra, jusqu'en 1945, l'expédition de colis à Maurice Fouraux qui signe ses lettres " Ton Raoul-Maurice " : son fils est-il vivant ou mort ?

Après le débarquement à Paris et en Provence, la libération de Paris, puis celle progressive des camps, la mère de Raoul qui n'a plus de nouvelles depuis 1943 entreprend des recherches, en mentionnant dans ses lettres les informations qu'elle a pu recueillir, comme celle-ci :

Dernièrement un camarade l'a reconnu par sa photo et sa fiche à l'Hôtel Lutétia, il a déclaré avoir quitté Raoul au camp de Dora, fin juin 44, en bonne santé. Ce camarade quittait Dora. Il a donné le n° 30 157 comme étant le matricule de Raoul.

23 août 1945 : la mère de Raoul Legrand meurt après avoir espéré en vain le retour de son fils disparu comme tant d'autres dans la « nuit et le brouillard », ainsi que l'avaient programmé les nazis. Colette, son épouse, et Isabelle, sa fille, devront, quant à elles, apprendre à vivre sans l'absent, d'abord attendu, puis pleuré mais jamais oublié.

Sans lui, sans ceux qui se sont battus pour nous, nous ne serions pas libres. Qui sait ce qui aurait pu se passer s'ils n'avaient pas été là ?

Résistant de la première heure, Raoul Legrand est sorti de la " Nuit " et du " Brouillard " grâce à sa fille, Madame Isabelle Moity, qui nous a fait l'honneur de sa présence aujourd'hui.

Grâce à vous, Madame, et au livre que vous avez écrit sur votre père, nous, élèves de 3è3, lycéens de 1ère et étudiante d'hypokhâgne, nous avons pu évoquer sa mémoire et saluer son courage.

Aujourd'hui, le nom de Raoul LEGRAND est gravé sur la plaque commémorative du lycée aux côtés des résistants morts en déportation et des victimes de la barbarie nazie, comme Ernest Wohl dont nous voulons aussi honorer la mémoire aux côtés des élèves de 6è6 ».



Ernest et Frank Wohl en 1942 © Mémorial de la Shoah.

Hommage des élèves à Ernest Wohl

« Pendant la seconde guerre mondiale, la France a été envahie et occupée par l'Allemagne nazie pendant quatre ans de 1940 à 1944. Des Français sont entrés en résistance par patriotisme pour libérer la France. Parmi eux, Jean Warin, professeur de lettres au lycée Michelet ainsi que de nombreux élèves.

Ernest Wohl était un allemand juif qui a quitté son pays avec ses parents et son frère Frank car Hitler est arrivé au pouvoir et s'est mis à persécuter les juifs en Allemagne. La famille Wohl s'est réfugiée en France. Ernest était élève en 6ème au lycée Michelet.

En août 1942, Ernest, âgé de onze ans et demi, son frère Frank et leurs parents sont arrêtés et déportés dans le camp d'extermination d'Auschwitz. Ils n'en sont jamais revenus.

Ils ont été victimes d'un génocide minutieusement programmé par les nazis et d'un antisémitisme relayé par l'école de Vichy.

6 octobre 1941 : Ernest Wohl, fils d'un représentant de commerce, est inscrit en 6è 2, au lycée Michelet. Il habite 4 rue Gabrielle d'Estrée, à Vanves avec ses parents et son frère, Frank, 15 ans. Pour celui-ci, il n'y a aucune fiche élève qui puisse nous indiquer s'il était scolarisé au lycée.

Deux mois après la rentrée scolaire, les professeurs d'histoire de chaque collège reçoivent l'ordre impératif d'accompagner leurs élèves au Palais Berlitz voir l'exposition « Le Juif et la France ».

Ernest l'a-t-il vue comme Claudine qui témoigne après la guerre ?

J'y apprends, avec les autres, la « morphologie juive » [...]. Pour nous, petites filles juives qui sommes au premier rang, c'est stupéfiant. Les journaux - *Le Juif partout*; *Gringoire* et quelques autres - déversant leur haine antisémite, écrivent: "Cent mille personnes ont visité cette exposition en trois jours."

29 mai-1er juin : port obligatoire de l'étoile jaune.

Une épreuve terrible, sans doute, pour Ernest et sa famille. Voici ce que dit Sylvie dans *Paroles d'étoiles* :

J'aime sortir, flâner dans cette ville que j'aime tant, mais l'étoile cousue sur le revers de ma veste comme tatouée sur ma peau m'effraie et m'éloigne malgré moi de tous les nombreux lieux publics où je suis devenue une pestiférée qu'il faut montrer du doigt ou salir d'une injure.

16 et 17 juillet 1942 : le gouvernement de Vichy mobilise la police française pour une arrestation massive : 13 152 juifs, essentiellement étrangers ou apatrides réfugiés en France, dont 4 115 enfants. Parmi eux, Ernest Wohl, arrêté avec son frère et ses parents.

Raymonde, elle, une enfant de Belleville, a eu plus de chance ; elle raconte :

La grande rafle a été horrible. Ce dont je me souviens particulièrement, c'est le grand silence, le grand silence qui s'est abattu sur Belleville. Je n'avais pas l'habitude que ce soit tellement silencieux. Et tout d'un coup, des tambourinements aux portes, parce qu'on habitait un immeuble où il y avait beaucoup d'appartements; des tambourinements aux portes, des cris, un brouhaha.

La famille Wohl découvre le Vel d'Hiv, comme Sarah dont le témoignage figure sur le *Mémorial de la déportation des enfants juifs en France* :

J'interroge un agent: " Il n'y aura jamais assez de lits pour tout le monde! " Il rit: " Mais ces lits sont pour nous; vous coucherez par terre, là-bas. "

Sur la piste où d'habitude courent les cyclistes, les gens sont assis sur leurs valises, effrayés, désorientés.

Le 30 juillet 1942, Heinrichsohn, adjoint de Dannecker, informe les responsables de Berlin et Auschwitz que « les enfants ne seront pas inclus dans le prochain convoi. Ils feront l'objet en temps utile d'une expédition à part ».

Sur une ultime photographie, prise bien avant la rafle, les deux frères Wohl, qui ne portent pas encore l'étoile, se tenaient la main, comme s'ils avaient peur d'être séparés. De fait, le petit Ernest va rester seul après le départ de sa famille.

Le Mémorial de la Déportation des Juifs de France, établi par Serge Klarsfeld, permet de retrouver la trace de cette famille, exterminée avec tant d'autres, au KZ d' Auschwitz-Birkenau.

31 juillet : le père, Erich, part de Pithiviers. Le convoi n°13 auquel il appartient est le premier de ceux partis des camps du Loiret après l'arrivée massive des enfants du Vel d'Hiv avec leurs parents. En tant qu'étranger, il fait partie des 690 hommes sur les 1049 personnes vouées à la mort.

Le 3 août, toujours de Pithiviers, le convoi n°14 emporte Frank, le frère aîné d'Ernest, et sa mère Erna, séparée de force du cadet. 982 femmes mères ou jeunes adolescentes partent dans la même détresse et la même angoisse de laisser seuls leurs enfants ou leurs frères en bas âge.

Un document, publié dans une brochure en septembre 1942 par des organisations juives et diffusé en zone libre, raconte les douloureuses séparations :

Des scènes tragiques et révoltantes se sont déroulées quand on a séparé les mères de leurs enfants. Ceux-ci se cramponnaient à leurs mères en criant : "Maman, ne pars pas !" Plusieurs femmes se sont jetées sur leurs enfants, en demandant de les tuer sur place, plutôt que de les arracher à leurs gosses. Les gendarmes effectuaient les séparations à coups de matraque, n'épargnant même pas les enfants.

Au départ du convoi où se trouvent le frère et la mère d'Ernest : 1034 personnes ; 482 sont gazées dès leur arrivée à Auschwitz.

26 août, Drancy, convoi n°24 de 1002 déportés : c'est le tour du petit Ernest, dans les circonstances rapportées par la brochure de septembre 1942.

Les enfants de deux à treize ans, au nombre de 5 000 environ, sont restés seuls, sans aucune surveillance, affamés, dans la crasse, mourant comme des mouches. On leur a donné des numéros, et c'est ainsi qu'on les appelle désormais.

Les enfants qui étaient restés à Pithiviers et à Beaune-la-Rolande ont été au bout de quelques temps amenés à Drancy par convois de 1 000. A Pithiviers, on les a réveillés à minuit et ils ont attendu deux heures le départ. Ceux de cinq ans et au-dessus devaient porter eux-mêmes leurs paquets.

A Drancy, ils se sont retrouvés dans des conditions encore pires qu'avant, car ils ne pouvaient sortir, jouer, ne fût-ce que quelques heures par jour, de l'air et de la lumière du soleil. Des adultes libérés ont raconté que ces pauvres petits souffraient terriblement de la faim et mendiaient du pain aux gendarmes. Ils couchent par terre, ils sont sales et déguenillés.

Mais Drancy n'est qu'une étape avant la déportation. En effet, les enfants sont emmenés par groupes de 1 000 "vers l'est", dans les mêmes conditions que les adultes. On commence par détruire leurs pièces d'état civil. On les entasse dans des wagons plombés.

Arrivé à Auschwitz, Ernest est gazé avec 415 autres enfants et 521 adultes.

Sur les trois convois auxquels appartenait la famille Wohl : 34 survivants dont 4 femmes ; aucun enfant...

Aujourd'hui, le nom de Wohl s'inscrit sur la plaque commémorative du lycée aux côtés de trois autres noms que l'extermination nazie n'a pas réussi à faire disparaître : trois anciens élèves déportés à Auschwitz.

- Jean SULENSKY, 15 ans, domicilié place du 14 juillet à Malakoff, parti le 28 septembre 1942 par le convoi N°38 de Drancy avec sa mère Jeanne et ses deux petits frères : Elie, 5 ans et Daniel, 2 ans.

- Moïse FINKELSTEIN, 25 ans en 1944 : un jeune peintre plein d'avenir de l'École de Paris, originaire de Russie ; juif et résistant ; arrêté le 26 mai par la milice de Toulouse puis interné à Drancy ; déporté le 30 juin 1944 par le convoi n°76, au camp des prisonniers politiques de Monovitz, à Auschwitz ; évacué le 19 janvier à Ganaker et mort d'épuisement quelques jours avant le débarquement américain.

- Gabriel RUEFF, né à Paris en 1868, pensionnaire au lycée pendant dix ans, membre du conseil d'administration et vice-président de l'association des anciens élèves durant des années ; engagé volontaire lors de la Première Guerre mondiale ; parti le 31 juillet 1944, à l'âge de 76 ans, dans le dernier convoi à destination de l'Allemagne ; probablement mort avant son arrivée, sinon gazé immédiatement.

Il est important de se souvenir de ce qui s'est passé pendant la Seconde Guerre mondiale parce qu'il y a eu beaucoup de morts dont les Juifs que les nazis ont voulu exterminer. Il faut s'en souvenir afin d'éviter que les horreurs de cette guerre ne puissent se reproduire. Les noms d'Ernest Wohl, de son frère et de ses parents sont inscrits sur le mur du Mémorial de la Shoah à Paris. Celui d'Ernest Wohl sera désormais également inscrit sur la plaque commémorative du lycée Michelet. »



L'hommage des élèves sur l'escalier Mansart © Florence Besson